

Élisabeth De Franceschi

Bilan du travail de préparation au séminaire d'été 2013 de l'ALI sur les implications du nœud borroméen et Réel

En 1978, Lacan constatait : « il est tout à fait clair qu'à ce nœud borroméen, on ne s'est pas encore habitué. Pourquoi l'ai-je introduit ? Je l'ai introduit parce qu'il me semblait que ça avait quelque chose à faire avec la clinique ». Dans le nœud borroméen, y a-t-il – ou pas – de quoi justifier l'animosité de certains analystes – y compris lacaniens – vis-à-vis des dernières avancées de Lacan ?

Le séminaire d'été 2013 de l'ALI va tenter une approche des conséquences théoriques, cliniques et thérapeutiques, voire institutionnelles du nœud borroméen, avec l'appui de textes de Lacan (*Les non-dupes errent*, «La Troisième», *RSI*, *Le sinthome*).

Pour préparer ce séminaire d'été, nous avons travaillé à deux, Olivier Lenoir et moi, nous réunissant deux à trois fois par mois. Nous pensons poursuivre l'année prochaine, avec la lecture approfondie du séminaire sur *Le Sinthome*.

Nous souhaiterions élargir le « groupe ».

INTRODUCTION :

Un « collage » de deux citations de Lacan nous permettra de prendre quelque distance.

« J'ai donné ça aux miens. Je leur ai donné ça pour qu'ils se retrouvent dans la pratique »¹, déclare Lacan, dans une de ses dernières interventions, à propos du nœud borroméen : Lacan considère donc le nœud – son nœud – comme son legs.

« L'inconscient c'est l'impossible, à savoir que c'est ce qu'on construit avec le langage ; en d'autres termes, une escroquerie »².

Le nœud serait-il une forme d'escroquerie ? Serions-nous des « croqueurs de nœud » ? Je pense ici aux oppositions virulentes visant les dernières élaborations de Lacan.

En lien avec le thème que nous avons retenu cette année pour notre séminaire niçois, je choisis de vous proposer aujourd'hui quelques remarques très simples sur le Réel tel que le nœud borroméen permet de l'appréhender, ou de s'en approcher.

¹ Lacan, intervention d'ouverture à la rencontre internationale de Caracas, le 12 juillet 1980.

² « Objets et représentations », conférence à l'hôpital Sainte-Anne dans le service du professeur Deniker, 10 novembre 1978 (transcription d'un enregistrement sur bande magnétique, publiée dans le *Bulletin de l'Association freudienne* n° 7, juin 1984, pp. 3-4).

Sans illusions.

Car de fait, dit Lacan, « le Réel dans ma notation est ce qui est impossible à rejoindre »³ ; de sorte que « nous ne pouvons atteindre que des bouts de Réel. Le Réel, celui dont il s'agit dans ce qu'on appelle ma pensée, le Réel est toujours un bout, un trognon » dont le « stigmaté » est « de ne se relier à rien »⁴. C'est d'ailleurs cela que Lacan voudrait « donner » à ses auditeurs : « un bout de réel »⁵, en guise d'offrande.

I LE RÉEL COMME NÉGATIVITÉ

À l'automne dernier, au cours de mes interventions pour notre séminaire, j'ai fait des allers et retours du Réel au Symbolique, suivant en cela les chemins frayés par Lacan, qui rejoignaient mes propres préoccupations.

Le nœud borroméen est-il une modalité de Symbolique, ou relève-t-il du Réel, du Réel comme « inassimilable » ? « N'est-il pas remarquable que, à l'origine de l'expérience analytique, le réel se soit présenté sous la forme de ce qu'il y a en lui d'*inassimilable* – sous la forme du trauma, déterminant toute sa suite, et lui imposant une origine en apparence accidentelle ? »⁶, demandait Lacan en février 1964. La rencontre du Réel, il l'associait au terme (*tukhè*), avec sa connotation de hasard. Ainsi le Réel est-il posé d'emblée comme négativité : il est l'impossible, l'insensé, l'a-sensé, l'ab-sens, le hors-sens, « l'expulsé du sens » ; il est ce qui n'est plus un objet. Le Réel : un « *tu es ceci, qui est le plus loin de toi, ceci qui est le plus informe* »⁷ – Beckett aurait dit : « l'innommable », et nous pourrions ajouter : l'irreprésentable, à jamais irreprésentable, l'inconnaissable. D'où son rapport avec l'ombilic du rêve, et avec le refoulement originaire : in-conscient, *unbewußt*, revoie aussi à *urverdrängt*. Le sans-fond et le sans-nom, *unergründlich* (« sans fond, insondable »), est relié à l'*Unerkannte* (le non-reconnu, qui est aussi « l'impossible à reconnaître »). On pourrait multiplier les négations à propos du Réel, l'impossible étant non seulement « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire », mais ce qui ne peut se dire : « je travaille dans l'impossible à dire », constate Lacan⁸. Or

« c'est le réel qui permet de dénouer effectivement ce dont le symptôme consiste, à savoir un nœud de signifiants. Nouer et dénouer n'étant pas ici des métaphores, mais bien à prendre comme ces nœuds qui se construisent réellement à faire chaîne de la matière signifiante »⁹.

Donc : nous analystes, sommes contraints à une « cohabitation » (forcée ?), intime, avec le Réel : il nous faut faire avec ça ; de toute façon, nous ne sommes bons qu'à ça – et encore.

À l'occasion de cette cohabitation, nous prenons en charge des apories qui ne peuvent manquer de nous surprendre et de nous déconcerter : « l'inconscient *c'est le Symbolique* et c'est en cela qu'il tient au Réel. Il tient au Réel et même il le commande. C'est en cela que le langage régit le Réel.

C'est bien pour ça que j'énonce que le Réel c'est l'impossible : il est tout à fait impossible que le langage régisse le Réel »¹⁰.

II LA POSITIVITÉ DU RÉEL DANS LE NŒUD BORROMÉEN

Le nœud borroméen apporte un changement radical dans la façon dont Lacan conçoit le Réel : comme le dit Lacan en 1976, « j'ai inventé ce qui [...] s'écrit comme le Réel »¹¹, il formulera par la suite que « ce Réel est une notion que j'ai élaborée de l'avoir mise en nœud borroméen avec celles de l'Imaginaire et du Symbolique »¹². Le Réel de Lacan est donc une « inven-

³ *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire 1976-1977, leçon du 19 avril 1976, éd. AFI, 1998, p. 114.

⁴ *Le Sinthome*, séminaire 1975-1976, leçon du 16 mars 1976, édition ALI, 2012, p. 164.

⁵ *Le Sinthome*, séminaire 1975-1976, leçon du 16 mars 1976, éd. cit., p. 157.

⁶ *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, séminaire 1963-1964, leçon du 12 février 1964, Seuil, 1973, p. 55.

⁷ Lacan, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, séminaire 1954-1955, leçon du 9 mars 1955, Seuil, p. 186.

⁸ *Le moment de conclure*, séminaire 1977-1978, première phrase de la leçon du 20 décembre 1977, éd. AFI, p. 25.

⁹ « Télévision » (1974), dans *Autres écrits*, Seuil, pp. 516-517.

¹⁰ « Objets et représentations », conférence dans le service du Professeur Deniker, hôpital Sainte-Anne, 10 novembre 1978.

¹¹ *Le Sinthome*, séminaire 1976-1977, leçon du 13 avril 1976, éd. cit., p. 173.

¹² *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire 1976-1977, leçon du 15 février 1977, éd. cit., p. 90.

13 *Le Sinthome*, séminaire 1976-1976, leçon du 13 avril 1976, éd. cit., p. 177 et p. 179.

14 *Les Non-dupes errent*, séminaire 1973-1974, leçon du 15 janvier 1974, éd. ALI, 2001, p. 92.

15 Intervention à la rencontre internationale de Caracas, le 12 juillet 1980.

16 *Le Sinthome*, séminaire 1975-1976, leçon du 13 avril 1976, éd. cit., p. 177.

17 « Ce que j'appelle nœud borroméen : j'avais déjà annoncé les choses avant 1953 par une conférence que j'avais faite en ce même endroit. Pourquoi ces cercles dits borroméens, car chacun tient par l'autre, est relié à l'autre par le troisième ? Ici l'Imaginaire est ce qui lie le Réel et le Symbolique.

C'est de là que je suis parti pour énoncer sous la forme qui assure la prédominance du Symbolique sur le Réel, que c'était l'Imaginaire qui les liait » (« Objets et représentations », conférence dans le service du Professeur Deniker, Hôpital Sainte-Anne, 10 novembre 1978).

18 Alain Didier-Weill, *Lila ou la lumière de Vermeer*, Denoël, 2003, p. 106.

19 J'ai emprunté tous les schémas ci-dessous aux transcriptions faites par Patrick Valas (voir le site Internet *staferla*) ; ces différentes « écritures » de nœuds sont extraites des transcriptions des séminaires *Les non-dupes errent*, *R.S.I.*, *Le Sinthome*.

tion », et cette invention est une « réponse » de Lacan à Freud : « le Réel est ma réponse symptomatique » à « l'élucubration » de Freud, dit Lacan¹³.

Le travail que nous avons réalisé tout au long de l'année pour la préparation du séminaire d'été a confirmé qu'une des nouveautés décisives apportées par le nœud borroméen dans la théorisation de Lacan est la positivité du Réel.

De fait le nœud est vu par Lacan comme appui pour que « quelque chose de l'impossible se démontre »¹⁴.

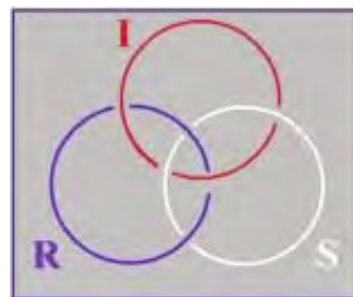
Nous constatons d'abord que dans le nœud borroméen à trois, le Réel occupe une fonction privilégiée :

– selon Lacan, le Réel « est à la fois l'une des dimensions et le nouage des trois dimensions », c'est-à-dire qu'il est ce qui fait le nœud, ce qui le réalise, le constitue, et fait en somme qu'il fasse nœud, qu'il tienne en tant que nœud : en effet, les deux autres ronds sont « dénoués »¹⁵, de sorte qu'on peut dire que « à l'Imaginaire et au Symbolique, c'est-à-dire à des choses qui sont très étrangères, le Réel, lui, apporte l'élément qui peut les faire tenir ensemble »¹⁶.

C'est là l'un des trois points de vue possibles : car la structure même du nœud à trois est telle qu'on peut dire tout aussi bien que c'est le Symbolique, ou l'Imaginaire, qui est le *moyen* du nœud¹⁷.

– le Réel surmonte le Symbolique en deux points, ce qui renvoie à ce qui nous est enseigné par l'expérience traumatique : comme l'écrit Alain Didier-Weill, « le sujet choit car il cesse d'être supporté par le symbolique, rendu défaillant dans sa rencontre avec le réel du trou-matisme » ; cependant « le nœud, en montrant que le symbolique a l'ascendant sur l'imaginaire (S/I), qui détient lui-même un ascendant sur le réel (I/R), tend à signifier que le symbolique dispose paradoxalement – par l'intermédiaire de l'imaginaire – d'un ascendant sur le réel »¹⁸. Si ce n'est pas le cas, il y a « faute » ou « lapsus » du nœud. Mais si le nœud fonctionne « correctement », le Symbolique surmonte l'Imaginaire en deux endroits et l'Imaginaire surmonte le Réel, également en deux endroits. Le Réel est donc en quelque sorte « dépendant » de l'Imaginaire, et aussi, par ricochet en quelque sorte, du Symbolique.

Le Réel apparaît donc comme condition nécessaire de la structure, comme fondement de la structure du nœud, c'est-à-dire aussi de la structure subjective (la négativité étant ainsi conçue comme le fondement de quelque chose de positif et peut-être de stable, ou alors, il faudrait concevoir la structure subjective comme extrêmement fluide, précaire, in-stable, labile). En ce sens, le Réel est bien le « supposé » (*sub-positum*), c'est-à-dire ce qui conditionne tout, ce qui est *placé sous* la structure : l'infrastructure (opposée à la « superstructure »), absolument nécessaire (l'impossible, comme nécessaire...).



19

Nous relevons ensuite que dans tous les nœuds, la fonction du « montrer » est déterminante :

– par la matérialité « réelle » du nœud, à regarder et à manipuler.

- le nœud se présente comme une « écriture », à voir et à déchiffrer, à lire (nous retrouvons la fonction du regard), une écriture « réelle ». Ainsi donc, le Réel peut-il « s'écrire » ? Là aussi se marque la positivité du Réel : comme le dira Lacan plus tard, « quel est le lien, sinon le lieu, de la représentation de l'écrit ? Nous avons la suggestion que le Réel ne cesse pas de s'écrire. C'est bien par l'écriture que se produit le forçage. Ça s'écrit tout de même, le Réel : car, il faut le dire, comment le Réel apparaîtrait-il s'il ne s'écrivait pas ? C'est bien en quoi le Réel est là : il est là par ma façon de l'écrire. L'écriture est un artifice. Le réel n'apparaît donc que par un artifice »²⁰.

La matérialité écrite du nœud et de son nouage (de son mode de nouage) fait mieux saisir la distinction entre *montrer* et *démontrer*, et l'avantage conféré par Lacan au montrer : « il y a en quelque sorte une idée de déchéance dans le démontrer par rapport au montrer. Il y a un choir du montrer »²¹.

Donc : au sein du nœud, le Réel est exposé, montré ; avec sa couleur, peut-être son orientation ; en outre, tout comme le nœud, le rond du Réel peut être manipulé.

Le nœud permet-il ainsi d'évoquer un Réel en quelque sorte pacifié, non intrusif, non angoissant, peut-être non « inassimilable », un impossible qui ne serait pas « insupportable » ? Donc d'envisager une rencontre du Réel qui ne serait pas traumatique, mais serait une « bonne rencontre », *αγαπή τυχή* (*agapè tukhè*, « rencontre heureuse, heureux sort, bonne fortune ») ou *τυχή ευμενής* (*tukhè eumenès*) ou *πρευμενής* (*preumenès*), « rencontre bienveillante, favorable » ? Ce serait par exemple un « petit-bonheur-la-chance » – Lacan nous l'a dit, « l'association d'idées, c'est la remise au petit bonheur ; c'est par la voie du petit bonheur qu'on procède pour libérer quelqu'un de ce qu'on appelle le symptôme »²².

Ma question est-elle pertinente, inappropriée, ou mal formulée ? Comment s'habituer à l'impossible ? La présence du Réel est ce qui provoque « l'aversion » (le terme est de Lacan) du parlêtre à l'égard du nœud. Nous constatons aussi que la référence au trauma n'est pas absente des dernières élaborations de Lacan concernant le Réel.

En effet, selon Lacan, la question du « noyau traumatique » recherché par Freud renvoie *in fine* au « traumatisme » constitutif du sujet – traumatisme lié à « l'existence même du langage »²³ –, c'est-à-dire au forçage qui fait entrer l'*infans* dans la dimension du Symbolique²⁴. C'est ce forçage même qui détermine le Sinthome : « le Symbolique, c'est le langage ; on apprend à parler et ça laisse des traces [...] ça laisse des conséquences qui ne sont rien d'autre que le Sinthome »²⁵.

Par ailleurs, Lacan considère que « d'avoir énoncé, sous la forme d'une écriture, le Réel en question, a la valeur de ce qu'on appelle généralement un traumatisme [...] Disons que c'est un forçage : forçage d'une nouvelle écriture, une écriture qui, par métaphore, a une portée [...] qu'il faut bien appeler symbolique. C'est un forçage d'un nouveau type, si je puis dire, d'idée »²⁶.

Cette déclaration souligne qu'un déplacement important a été effectué.

III LE NŒUD (ET LE RÉEL) COMME REMISE EN CAUSE DE LA THÉORIE ET DE LA CLINIQUE.

Car c'est au nom du Réel que le nœud borroméen à trois, puis à quatre, effectue une remise en cause de nombreux concepts importants et opérants dans la théorie et dans la clinique. Ici, il faut tenir compte non seulement des

²⁰ *Le moment de conclure*, séminaire 1977-1978, leçon du 10 janvier 1978, éd. cit., p. 35.

²¹ *Le Sinthome*, séminaire 1976-1976, leçon du 9 mars 1976, éd. cit., p. 150.

²² « Objets et représentations », conférence dans le service du Professeur Deniker, hôpital Sainte-Anne, 10 novembre 1978.

²³ Roland Chemama, article « traumatisme », dans le *Dictionnaire de la psychanalyse*, sous la direction de Roland Chemama et Bernard Vandermersch, éd. Larousse.

²⁴ De ce point de vue, il n'y a pas de différence entre l'analysant et son analyste : chacun se définit de « l'apprentissage qu'il a subi d'une langue entre autres, qui est pour lui *lalangue* que j'écris, on le sait, en un seul mot, dans l'espoir de ferre, elle, la langue, ce qui équivoque avec un *faire-réel* » (*L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire 1976-1977, leçon du 19 avril 1977, éd. cit., p. 114). On relira à ce sujet la nouvelle si parlante de Kafka : *Rapport pour une Académie [Communication à une Académie]*, traduction d'Alexandre Vialatte, dans Franz Kafka, *Récits et fragments narratifs*, Gallimard, « bibliothèque de la Pléiade », 1991 (1980), p. 510-519.

²⁵ *Le moment de conclure*, séminaire 1977-1978, leçon du 10 janvier 1978, éd. cit., p. 34.

²⁶ *Le Sinthome*, séminaire 1975-1976, leçon du 13 avril 1976, éd. cit., p. 175.

« exigences » ou des « possibilités » structurelles offertes par le nœud, mais des différentes « versions » (au sens d'un texte récrit, remanié ou révisé pour plusieurs éditions successives) du nœud, et enfin des espèces différentes de nœuds borroméens.

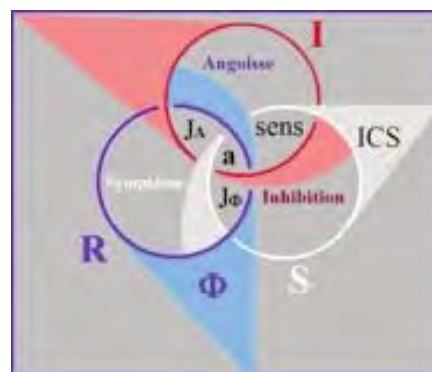
Donnons quelques exemples :

Dans le nœud borroméen à trois « classique » ou « standard » :

- **le sujet**, ce terme est absent ou quasiment absent dans les derniers séminaires. Dans *Les Non-dupes errent*, Lacan énonce ainsi que le nœud « n'est pas un modèle, parce que par rapport à ce trois, vous êtes, non pas son sujet l'imaginant ou le symbolisant, vous êtes [...] coincé : vous n'êtes, en tant que sujets, [...] que les patients de cette triplicité »²⁷. En fait, le sujet est l'effet du coincement des trois consistances (des trois registres de la subjectivité), il est le résultat du nouage. À mon avis, il y a déplacement de la notion de sujet (avec son irréductible singularité) au profit de la structure.

- **l'objet a** devient central (il est au centre du nœud borroméen à trois), occupant un espace ou une aire plus ou moins vaste, plus ou moins réduite. Avant l'ère du nœud borroméen, on imaginait l'objet a ou on l'imagine par référence aux objets partiels ; or avec le nœud borroméen, il devient écriture ou « image écrite »²⁸, il est le coincement du nœud. Il n'est donc plus un déchet ou l'effet d'une coupure, mais un point ou un trou, un vide ; il est « de structure », c'est-à-dire qu'il participe au fonctionnement de la structure : ce n'est pas l'objet toujours déjà perdu, dont le sujet aurait la nostalgie. Le nœud fait objection au dolorisme ; mieux : il ne considère pas la douleur, il la forclôt.

Dans la mise à plat du nœud à trois (espace en deux dimensions), nous situons l'objet a, les espaces occupés par l'inhibition, le symptôme, l'angoisse, et les aires du sens, de la jouissance autre, de la jouissance phallique. Les concepts correspondent à des places, à des espaces, ce qui évacue tous jugements de valeur, ainsi que la référence à des notions telles que le désagrément (pour le symptôme), la pathologie...



L'élasticité (la plasticité) du nœud est telle qu'on peut tirer les ronds, déformer le nœud, élargir ou réduire les différentes aires. Par exemple l'espace de l'objet a peut être réduit à un point (point de coinçage) ou au contraire être étendu, distendu, en expansion...

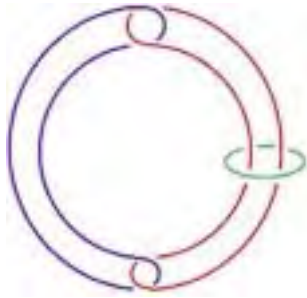
Dans ce même nœud à trois, vu dans l'espace en trois dimensions, on ne peut plus identifier les différents champs, ce qui produit un effet de désorientation : et il est vrai, certes, que « dans l'inconscient on est désorienté »²⁹. D'où la question : les champs sont-ils toujours présents, ou bien, leur nom ayant disparu de l'écriture, sont-ils invalidés ? Ou encore : sont-ils devenus inutiles, ou inintéressants ?

²⁷ *Les Non-dupes errent*, séminaire 1973-1974, leçon du 15 janvier 1974, éd. cit., p. 95.

²⁸ Christiane Lacôte, dans *Lacaniana II*, sous la direction de Mustapha Safouan, Fayard, 2005, p. 328 (sur *Les Non-dupes errent*).

²⁹ « Objets et représentations », conférence dans le service du Professeur Deniker, hôpital Sainte-Anne, 10 novembre 1978.

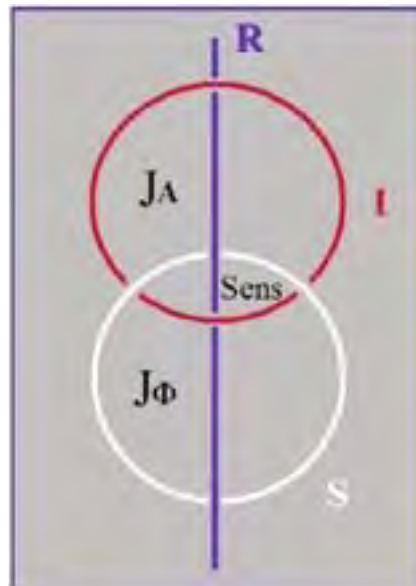
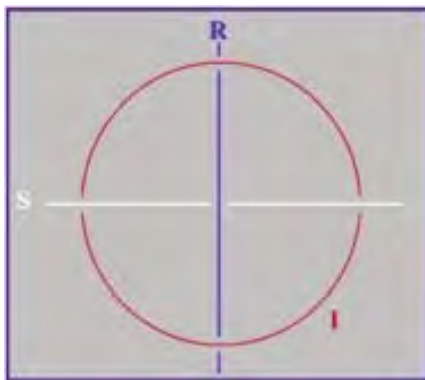
Dans le nœud à trois sous d'autres formes, même dans la mise à plat, on « perd » aussi les champs particuliers : les croquis ne peuvent donc plus être « légendés ».



C'est le cas également par exemple dans le nœud à trois comportant une « oreille » centrale, où un « moyen » noue deux « extrêmes » ; restent les trois consistances et des aires communes, deux à deux.



Même chose avec un nœud à trois comportant deux droites infinies (mais les aires du sens et des jouissances apparaissent lorsque le Réel seul revêt la forme d'une droite) :

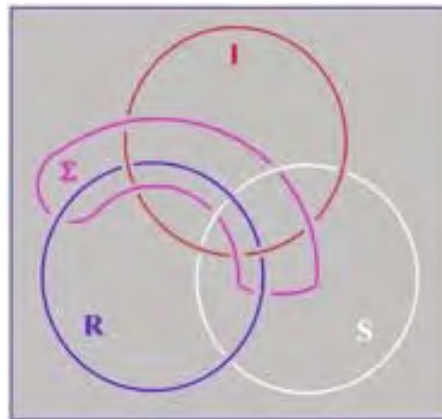


La couleur des différentes consistances permet alors de les distinguer : elle offre une possibilité de repérage.

Si nous passons du nœud à trois au nœud à quatre (à partir de quatre éléments, Lacan parle souvent de « chaîne borroméenne », ou de « chaînœud »), nous constatons que dans le nœud à quatre, le **sinthome** peut apparaître en quelque sorte comme un « dédoublement » du Symbolique : c'est par exemple le cas dans le nœud dit « freudien », où Réel, Symbolique et Imaginaire ne sont pas noués mais « empilés », et où la quatrième consistances est appelée « réalité psychique », complexe d'Œdipe, Nom du Père, symptôme, ou encore, sinthome : ici, « le nœud bo, c'est [...] la sanction du fait que Freud fait tout tenir sur la fonction du père »³⁰ – le sinthome a donc par-

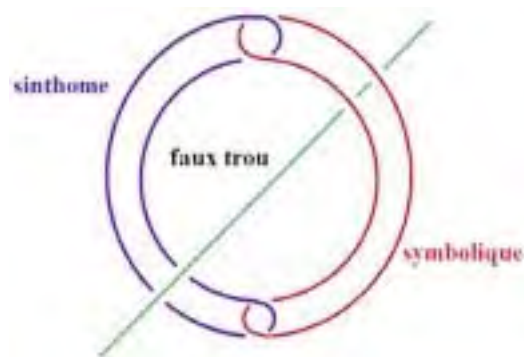
³⁰ *Le Sinthome*, séminaire 1975-1976, leçon du 11 mai 1976, éd. cit., p. 194.

tie liée avec le Symbolique.

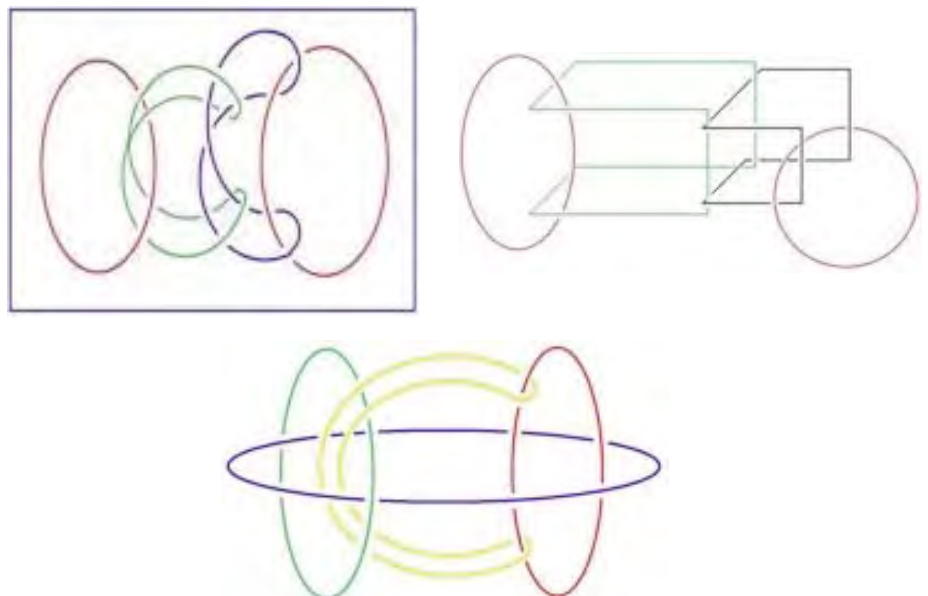


Dans certains nœuds à quatre, le sinthome fait un faux-trou avec le Symbolique³¹.

31 « C'est en tant que le Sinthome fait un faux-trou avec le Symbolique qu'il y a une praxis quelconque, c'est-à-dire quelque chose qui relève du dire, de ce que j'appellerai aussi bien à l'occasion l'*art-dire*, voire pour glisser vers l'*ardeur* » (*Le Sinthome*, séminaire 1975-1976, leçon du 9 mars 1976, éd. cit., p. 154).



Cependant il est loisible de concevoir aussi un « dédoublement » de l'Imaginaire, ou du Réel, ou encore, un « faux-trou » entre sinthome et Réel, ou entre sinthome et Imaginaire.



32 L'analyse « commencerait par le dénouage à trois et se terminerait par un nouage à quatre avec le sinthome. Simple hypothèse, car Lacan ne tranche pas vraiment sur la possibilité ou non qu'un sujet se supporte d'un nœud à trois convenablement noué », écrit Dominique Simonney, dans *Lacaniana II*, éd. cit., p. 363 (sur *Le Sinthome*).

Nous pourrions ouvrir un débat portant sur la possibilité d'un passage du nœud à trois au nœud à quatre, et inversement. Si l'on voulait passer d'un nœud borroméen à trois « sans défaut » à un nœud à quatre, il serait nécessaire de défaire le nœud initial (ce passage marquerait-il la fin de l'analyse ?³²) ; inversement, comment passer d'un nœud à quatre à un nœud à trois ? L'exposé d'Olivier Lenoir nous apportera des éléments de réponse dans quelques instants.

Les champs des **jouissances**, ceux de **l'inhibition**, du **symptôme**, de **l'angoisse**, de **l'objet a**, n'apparaissent plus toujours ou n'apparaissent plus aisément dans l'écriture du nœud à quatre à plat (je me suis amusée un jour à essayer de situer les trois jouissances dans le nœud freudien à quatre où le quatrième rond est « en haricot », ce n'est pas vraiment évident).

En revanche, ce qui est manifeste, c'est la possibilité, par manipulation du nœud, de modifier la disposition des différents registres (Réel, Symbolique, Imaginaire et Sinthome), de créer des « faux trous » et des liens privilégiés entre deux consistances (d'obtenir par exemple un nœud où comportant deux « extrêmes » et deux « moyens »), ce qui change la forme apparente du nœud (non sa structure) : là aussi, on peut jouer *de* ou *avec* la grande « plasticité » du nœud. J'observe qu'en ce cas les modifications sont réversibles.

D'autres questions surgissent :

– La « disparition » de l'objet *a* signe-t-elle aussi la disparition de l'analyste ?

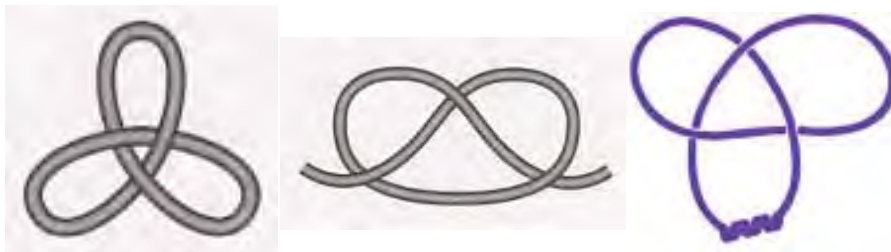
– *Quid* de la transmission de la psychanalyse ? La notion de transmission perd-elle sens ?

La présence de la référence à la notion de transfert me paraît s'amenuiser.

La théorisation

L'objet-nœud (oserai-je dire l'*objeu* ?³³) reste structuré (qui dit nœud dit structure), mais certains concepts de la théorie ne sont plus utilisés, sans que Lacan dise s'ils sont toujours opérants ou s'ils n'opèrent plus. Lacan procède-t-il à la « dissolution » de la « théorie de papa » ? Assistons-nous à la dissolution de toute théorie, ou à la forgerie d'une théorie nouvelle, ou encore, à une *Aufhebung* («relève », où ce qui a été « aboli » est aussi conservé d'une certaine façon, ou fait retour sous une autre forme) ? Par exemple, quel pourrait être le lien entre le sinthome et la sublimation ? De même, la fin du séminaire *Le sinthome* voit l'arrivée inattendue de l'*ego* (« soi comme corps », supportant le corps comme « image », déclare Lacan³⁴). Or dans les premiers séminaires de Lacan, les sarcasmes sur l'égopsychologie étaient au vitriol.

J'ajouterai que la notion de « dissolution » me paraît rendre compte également de certains développements concernant parfois le nœud lui-même (des « attaques » visant ou atteignant le nœud) ; il me semble que c'est parfois le cas pour le nœud de trèfle par exemple.



Autre hypothèse : Lacan mettrait en place une forme de pensée nouvelle, différente. La dernière leçon du séminaire *Le sinthome* introduit « **l'appensée** », caractérisée par le fait qu'elle ne serait pas tributaire de la « géométrie du sac », c'est-à-dire de l'imaginaire lié au corps. L'« appensée » trouverait un « appui » dans le nœud, parce que le nœud est une écriture, qui peut dès lors fonctionner comme agent de pensée, de découverte et de transmission :

« j'ai cru trouver des trucs [...] transmissibles [...] C'est curieux qu'il faille l'écrire pour en tirer quelque chose, parce qu'il est tout à fait manifeste

³³ *Objeu* : terme forgé par Francis Ponge (contraction des mots « objet » et « jeu »).

³⁴ *Le Sinthome*, séminaire 1975-1976, leçon du 11 mai 1976, éd. cit., p. 194.

35 *Le Sinthome*, séminaire 1975-1976, leçon du 11 mai 1976, éd. cit., p. 186 et p. 187.

36 *Le Sinthome*, séminaire 1975-1976, leçon du 11 mai 1976, éd. cit., p. 187-188.

37 *Le Sinthome*, séminaire 1975-1976, leçon du 11 mai 1976, éd. cit., p. 188.

38 *Le Sinthome*, séminaire 1975-1976, leçon du 11 mai 1976, éd. cit., p. 194.

39 *Le Sinthome*, séminaire 1975-1976, leçon du 11 mai 1976, éd. cit., p. 196.

40 *Le Sinthome*, séminaire 1975-1976, leçon du 11 mai 1976, éd. cit., p. 196.

41 *Le Sinthome*, séminaire 1975-1976, leçon du 11 mai 1976, éd. cit., p. 195.

42 *Le Sinthome*, séminaire 1975-1976, leçon du 11 mai 1976, éd. cit., p. 196.

43 « Pourquoi ça n'arriverait-il pas qu'un nœud ne soit pas borroméen, que ça rate ? J'ai dix mille fois fait des erreurs au tableau en le dessinant » (*Le Sinthome*, séminaire 1975-1976, leçon du 11 mai 1976, éd. cit., p. 196).

44 *Le Sinthome*, séminaire 1975-1976, leçon du 11 mai 1976, éd. cit., p. 191-192.

45 *Le Sinthome*, séminaire 1975-1976, leçon du 11 mai 1976, éd. cit., p. 197.

46 C'est ainsi que dans le cas de Joyce, l'*ego* se fait le « correcteur de ce rapport manquant, de ce qui ne se noue pas borroméennement à ce qui fait nœud de Réel et d'Inconscient » (*Le Sinthome*, séminaire 1975-1976, leçon du 11 mai 1976, éd. cit., p. 196).

que ça n'est pas [...] facile de se représenter cette chaîne [...] borroméenne, ça n'est pas facile de la voir fonctionner rien qu'à la penser [...] Et c'est bien en quoi ce nœud porte quelque chose avec lui. Il faut l'écrire ! Il faut l'écrire pour voir comment ça fonctionne, ce nœud bo », et Lacan enchaîne en citant Joyce : « sur le mont Nébo la loi nous fut donnée »³⁵.

L'idée de forçage est sous-jacente : penser le nœud borroméen (ou penser *sur* le nœud borroméen) ne va pas de soi ; l'écriture du nœud permettrait donc le développement de « l'appensée ».

C'est ainsi que le nœud borroméen instaure une définition inédite de l'écriture : « une écriture [...] est un faire qui donne support à la pensée. À vrai dire, le nœud bo en question change complètement le sens de l'écriture ».

En effet, l'écriture du nœud borroméen n'est pas « une précipitation du signifiant », car le signifiant, qui « se module dans la voix, n'a rien à faire avec l'écriture »³⁶. Mais elle peut permettre d'y « accrocher des signifiants », par un dire.

Le nœud borroméen forme une écriture autre (où l'initiale minuscule renverrait à l'objet *a*), qui « vient d'ailleurs que du signifiant »³⁷, et qui pourrait fonder « une logique de sac et de corde » (et non plus simplement de sac : un sac n'est clos qu'à le ficeler, rappelle Lacan).

En même temps, Lacan s'implique, d'où une « personnalisation » du nœud : « comment écrire cela dans [...] mon nœud bo ? »³⁸. Ou bien : « mon nœud [...] est-ce par quoi et uniquement ce par quoi s'introduit le Réel comme tel »³⁹. Ce nœud paraît bien pouvoir être considéré comme le « sinthome » de Lacan – modestement, car « faut pas s'frapper, ça ne va pas tellement loin »⁴⁰.

Utilité et usage du nœud ; la « clinique du nœud » : une clinique de l'écriture

« C'est très curieux qu'apprendre à écrire, à écrire tout au moins mon nœud bo, serve à quelque chose »⁴¹, dit Lacan, mais dès lors, « autant en faire usage »⁴², de ce nœud.

Dans le séminaire *Le Sinthome*, Lacan s'attache à l'exemple de Joyce : au cours d'un épisode relaté par Joyce, il apparaît que dans la structure subjective de ce dernier, le Symbolique et le Réel sont enchaînés, tandis que l'Imaginaire est « libéré ». Le sinthome, ou l'*ego*, effectue une « réparation », c'est-à-dire qu'il coince l'Imaginaire, et fait nœud.

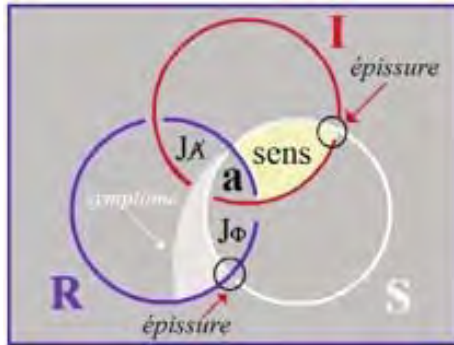
Analysant la notion de ratage du nœud⁴³, Lacan parle aussi d'erreur, de « faute » (comme on dirait une faute d'orthographe ou plutôt de grammaire), de « lapsus » du nœud – un terme qui souligne le rapport entre les différentes erreurs du nœud et le langage : « ce que nous apprend la psychanalyse, c'est qu'une faute ne se produit jamais par hasard, qu'il y a derrière tout lapsus, pour appeler ça par son nom, une finalité signifiante, à savoir que la faute tend, s'il y a un Inconscient, à vouloir exprimer quelque chose, [...] que c'est la vie du langage »⁴⁴. De même qu'il avait parlé de chaînes signifiantes, Lacan ne parle-t-il pas du symptôme comme d'un nouage de signifiants ? Ne dit-il pas que « le texte de Joyce, la façon dont c'est fait, c'est tout à fait **comme** un nœud borroméen »⁴⁵ ? Au fond, le lapsus du nœud pourrait être considéré comme un *lapsus calami*, puisque c'est un lapsus d'écriture.

Faute à corriger⁴⁶, ou à réparer, par suppléance (ce qui évoque l'idée de prothèse), coupure, suture, raboutage, épissure, rustine... La clinique de « réparation » devient assez largement une « chirurgie » (ce qui me paraît être une « extension » du concept de coupure, utilisé pour l'interprétation et pour la scansion de fin de séance par exemple), à moins qu'elle ne soit un travail

de mécanicien, ou même de tapissier (un « rapetassage »). Mais elle reste fondamentalement un « artifice d'écriture »⁴⁷. Par artifice d'écriture, il s'agit de « restituer » un nœud borroméen, ou du moins un nœud qui fonctionne ; le nœud de Joyce est-il borroméen ? Non, car le Symbolique et le Réel restent enchaînés dans le nœud à quatre joycien.

⁴⁷ *Le Sinthome*, séminaire 1975-1976, leçon du 11 mai 1976, éd. cit., p. 196.

Exemple d'épissures :



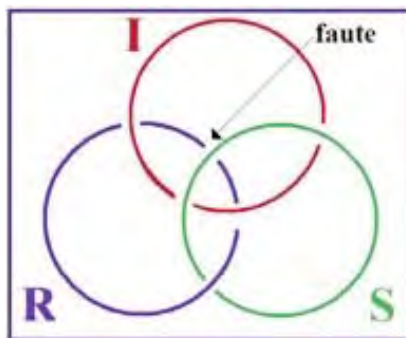
Boucle « grâce à quoi le nœud de trèfle – le *cloverleaf* – ne s'en ira pas en floche »⁴⁸

(le « nœud de Joyce » tel que Lacan le conçoit dans la leçon du 17 février 1976)

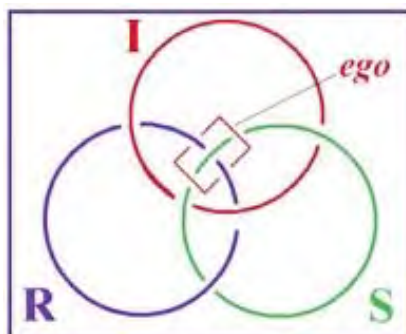
⁴⁸ *Le Sinthome*, séminaire 1975-1976, leçon du 10 février 1976, éd. cit., p. 127.



L'erreur dans le « nœud » de Joyce vu par Lacan dans la dernière leçon du séminaire *Le Sinthome* :



Le nœud de Joyce « corrigé » par l'ego :



CONCLUSION : LES RÉSISTANCES AU NŒUD

En 1978, Lacan constatait : « il est tout à fait clair qu'à ce nœud borroméen, on ne s'est pas encore habitué. Pourquoi l'ai-je introduit ? Je l'ai introduit parce qu'il me semblait que ça avait quelque chose à faire avec la clinique »⁴⁹. Dans le nœud borroméen, y a-t-il – ou pas – de quoi justifier l'animosité de certains analystes – y compris lacaniens – vis-à-vis des dernières avancées de Lacan ?

Je ferai deux observations sur ce point.

Lacan conseillait de *se rompre* à l'écriture et à la manipulation du nœud, et d'être « dupe » du nœud, d'en user « bêtement » :

– d'où un côté ludique dans la manipulation des nœuds, aspect par lequel il me semble que la pensée s'amenuise voire disparaît (mais c'est un des effets produits « normalement » par le Réel, par exemple dans le trauma).

En ce cas, *quid* de l'attention portée à la clinique ? Parfois on assiste à des exposés sur le nœud borroméen, dans lesquels l'intérêt pour le nœud, considéré sous un aspect soit « technique » soit « mathématique », prend le pas sur tout le reste.

– autre risque : un plaquage de la clinique sur le nœud (mais cela peut se produire dans tous les champs de la théorisation psychanalytique, et dans d'autres théorisations aussi). Cela pose la question de la métaphore, c'est-à-dire de notre tendance à conférer au nœud une valeur de représentation (à faire du nœud la représentation imaginaire d'un fait clinique par exemple).

Reprenons la citation que je vous ai proposée tout à l'heure : « J'ai donné ça aux miens. Je leur ai donné ça pour qu'ils se retrouvent dans la pratique ».

Ici le verbe « se retrouver » revêt deux acceptions : trouver des repères pour la pratique analytique (« s'y retrouver ») ; et former une collectivité, celle des « miens » (les élèves de Lacan), qui peuvent « se retrouver » entre « miens », entre eux (comme on dit « être entre soi » ?), se réunir, se regrouper, au moins sur la base d'une pratique commune. Lacan semble dire que ses élèves devraient pouvoir se reconnaître entre eux, et aussi, qu'on doit pouvoir reconnaître ses élèves, à leur pratique – à leur pratique du nœud. Le nœud, comme fondement d'un collectif, d'une horde ou d'une franc-maçonnerie d'analystes ?

⁴⁹ *Le moment de conclure*, séminaire 1977-1978, leçon du 14 février 1978, éd. cit., p. 57.